

# Le Temps

I. Le Temps. 1942-05-22.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

CHRONIQUE

Le salon Heredia

Après Coppée, Heredia, dont on annonce le prochain centenaire. Les commémorations se suivent, rappelant à nos esprits sollicités par tant de souvenirs celui de la génération parnassienne qui, avec Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Coppée, Heredia, Jean Lahor (Cazalis), — à qui Mallarmé a écrit d'admirables lettres révélées tout récemment par M. Mondor, — et d'autres, publiaient jadis le recueil de la revue française.

Quand j'eus l'honneur d'être mené chez lui, le poète des Trophées demeurait à ce 11 bis de la rue Balzac, dont je ne puis regarder le balcon sans revoir tout un monde évanoui.

Tous les samedis après-midi, les poètes et maints prosateurs se retrouvaient là. Après la montée à pied, — il n'y avait pas d'ascenseur — par un escalier obscur où l'on croisait souvent des ombres célèbres, on était introduit dans une petite antichambre, et là on avait le choix entre deux portes : à droite le côté des dames, le grand salon ; à gauche le cabinet de travail du poète, le côté des hommes. Un peu de timidité devant les trop belles dames, et quelque curiosité de voir quels camarades étaient là, me conduisaient presque régulièrement tout d'abord du côté des hommes. La porte s'ouvrait sur un nuage épais de fumée dans lequel flottait quelques apparences d'écrivains. Au milieu, une pipe à fin tuyau en main, Heredia recevait, levant sur un corps un peu trapu sa belle tête à barbe grisonnante, à cheveux en brosse, avec cette particularité : un œil bleu, un œil noir. Sur le mur, un émail ruilant de Claudius Popelin reproduisait ses traits en conquérant. Vif, courtis, amical et sonore, il tirait de son demi-béguinisme un renforcement d'autorité dans le verbe. Quand il récitait de ses vers, après une hésitation d'une seconde, sa bouche détachait la rime comme une catapulte :

La galère d'argent blanchit le fleuve... ennoir.

Il offrait à tout venant des cigares qui seraient nos délices aujourd'hui, mais qui paraissent alors ordinaires, et à quelques privilégiés il découvrait la cachette des purs havanes dont s'embaumait cet Olympe de poètes. Extrêmement serviable, il accordait volontiers sa protection aux jeunes gens qui la lui demandaient, et Ganderax, directeur de La Revue de Paris, se plaignait même qu'il les lui recommandât un peu au hasard, lui laissant à lui la tâche ingrate de refuser. Mais son obligeance cordiale était la plus forte.

Toute la jeune littérature se trouvait rassemblée là. D'abord Régner qui devait épouser Marie, Pierre Louys le futur époux de Louise, Maurice Maindron qu'Hélène devait perdre de bonne heure pour devenir ensuite Madame René Doumic. Et puis toute la troupe symboliste. Car Heredia, bien que le plus intrinsèque des parnassiens dans son

qu'une année à vivre et il s'était guéri en faisant une fête éperdue — il était dans la fleur de la jeunesse. Beau et charmant, il profitait un peu chevillon mais fin, à la Musset, l'œil clair et le menton voluptueux, il s'habillait avec le plus grand soin, arborait des cravates suaves et des redingotes suprêmes. On le trouvait souvent chez les dames, particulièrement assis auprès de Marie de Heredia, la seconde fille, qui, est devenue Gérard d'Houville.

Marie était alors une ravissante jeune fille dont les grands yeux noirs semblaient des fleurs, des pensées, — tournant lentement sur leurs tiges. Grande, mince, souple, vive, gaie, rieuse avec des douceurs soudaines de la voix comme un fonds de mélancolie, elle écrivait déjà des vers dont son père, qu'elle adorait, se montrait très fier, et à juste titre. Elle avait fondé un cercle des Canaques où c'était un grand honneur d'être admis, et où je fus en très amical. Sa sœur aînée, Hélène, beauté sévère aux noirs cheveux plaqués sur un front de marbre, — c'est ainsi qu'on la qualifiait certaines femmes de la famille Bonaparte, — allait d'abord épouser Maurice Maindron, romancier, entomologiste, et homme des plus singuliers. Ses recherches en histoire naturelle l'emmenaient fort loin sur le globe.

A la veille d'un départ pour les Indes, l'un de nous avait insinué avec l'impertinence de la jeunesse qu'il allait chercher à Caylan l'araignée qu'il avait dans le plafond. Outre son talent de romancier et sa science de naturaliste, il était l'homme de France le plus expert en araignées. C'était aussi le causeur le plus contradictoire du monde. A peine l'avait-on approuvé d'une opinion qu'il venait d'énoncer : « Pas du tout, Monsieur », disait la bouche passionnée sous une moustache de chat que lui montaient deux yeux fureteurs sous le lognon de travers. Au demeurant, un très brave homme, un vrai talent et un puits de savoir.

La plus jeune des trois, Louise, Loulou pour les familiers, était admirablement belle. La coupe du visage, les beaux yeux vifs, le nez à la fois noble et spirituel, le corps parfait dans sa verdeur fringante, elle était alors l'image de la santé. Plus tard, elle devait évoquer, maigre, agité, toujours belle, une Esther macérée dans les aromates. Elle devait avoir le plus bref et le plus mélancolique destin des trois sœurs.

Elle allait épouser Pierre Louys, être à Barcelone victime d'un accident qui faillit lui coûter la vie et qui la laissa faible et dolente pour toujours. Je l'ai vue trainer des journées accablées sur une chaise longue au hameau de Boulogne-Villiers. C'était un être tout de finesse et de grâce, et qui montra dans sa triste existence une douceur et une résignation que n'aurait pu faire pressager le picquètement de sa jeunesse exubérante.

J'ai parlé des trois sœurs qui emplissaient le salon de leurs rires et de leur animation d'oiseaux des îles. Je m'aperçois que j'ai oublié fort injustement leur mère, qui avait dû être fort belle et qui jusqu'à près de quatre-vingts ans a gardé ses cheveux d'un noir profond, des cheveux d'Espagnole — elle était d'une famille normande, mais on aurait vite retrouvé dans sa famille le sang ibérique, que par une coïncidence équivoque son nom même : elle était née d'Espagne.

déjà sourdement blessé, et il devait mourir à trente-trois ans. C'était un vrai et souvent admirable poète.

Paul Valéry faisait de rares et brèves apparitions. Un mystère enveloppait ses travaux ; on disait qu'il s'occupait de méthodes. Il était entouré d'une unanime curiosité mêlée déjà de déférence.

J'étais lié avec Jean de Tinan et je le retrouvais souvent chez Heredia. C'était un être adorable de jeunesse, de fantaisie et de talent. « Penses-tu réussir ? » avait tout de suite créé une espèce de poncif. Après avoir abusé des bars et des boîtes de nuit, il était déjà touché par la maladie qui devait l'emporter si jeune. Je me rappelle qu'un jour, au palais de Glace, un des lieux de réunion de la jeunesse dorée, j'avais vu avec pitié ses manches d'un tricot qui dépassaient de ses manchettes blanches de dandy. Il devait mourir stoïquement, gardant jusqu'au bout sa verve et presque sa gaieté.

L'émotion de la jeunesse devant les illustres, la chaleur des discussions qu'attiraient les rivalités sourdes entre poètes, la peur de gaffer, je ne sais quelle distance que je sentais déjà entre les symbolistes et moi, — je n'adorais pas tous leurs dieux, — tout cela faisait que je sois généralement chez Heredia la tête en feu.

J'en descendis un jour avec Stéphane Mallarmé. Il avait été ravi d'une note de livres que j'avais consacrée sur la couverture de la Revue de Paris à son volume Vers et prose paru chez Perrin à la « Librairie académique », et m'entretenant d'un projet de poème, lequel est devenu le fameux Un coup de dés jamais n'abolit le hasard. Mais je contrai cela une autre fois.

Tel fut ce salon Heredia, qui joua un grand rôle dans les lettres françaises entre les années 1892-1900.

La nomination de Heredia comme conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, où il succédait à Henri de Bornier, en dispersa les fidèles. L'Arsenal était trop loin, dans un quartier historique certes, mais excentrique. J'y fus encore quelquefois ; un jour je trouvai Heredia au jardin. Mais on le sentait dépaycé dans ce cadre nouveau. Il mourut jeune encore, à soixante-deux ans. Quelques heures avant l'agonie, il avait posé la main sur un exemplaire des Trophées qui se trouvait sur sa table de nuit, en disant : « Je crois que ce petit livre restera. » Il ne s'était pas trompé. Ce comprime de la Légende des siècles vivra autant que notre langue, et c'est d'un cœur fervent que, malgré les différences des techniques et des inspirations, nous célébrerons l'anniversaire de la naissance de ce poète cubain qui au vingtième siècle a donné raison au vers du vieux Boileau :

Un sonnet sans défaut peut seul un poème.

Fernand GREGH.

« LE TEMPS » ne peut être mis en vente partout Abonnez-vous

La mort du cardinal Baudrillard

L'exposition du corps à l'institut catholique. La foule a été admise à défiler devant le corps du cardinal Baudrillard exposé sur un lit de parade dans le salon de l'Institut catholique transformé en chapelle ardente. Les obsèques ont été célébrées à midi, puis à été mis en bière vers 17 heures.

Une note de l'Osservatore Romano

On mande de la cité du Vatican. 20 mai. — Dans une note nécrologique qu'il consacra au cardinal Baudrillard, l'Osservatore Romano retrace longuement la vie et l'œuvre du disparu. Après avoir souligné que, sous son règne, l'Université pontificale de Paris devint un foyer de lumière pour les esprits et de chaleur pour les âmes dans la fidélité des enseignements de l'Église et le journal écrit :

« Toutefois, l'activité deMgr Baudrillard ne se borna pas à la direction de l'enseignement universitaire. On peut dire qu'il n'y a pas de pays au monde qui n'aient connu la brillante et puissante éloquence de l'illustre prélat ; cette éloquence qu'il a toujours déployée pour les âmes des jeunes et des plus sublimes, tandis que nombreuses sont les nations qui possèdent des collèges d'Ulster pour l'enseignement secondaire de jeunes filles, dont il fut le fondateur et les fondateuses, il fut aussi le fondateur et les fondateuses de la pensée catholique les plus importantes, aussi bien dans son pays qu'à l'étranger. A cette activité s'ajouta son travail assidu d'écrivain, d'apologiste, de guide précieux pour les âmes des jeunes et d'apôtre du dévouement à l'Église et au pape. »

NOUVELLES DE L'INSTITUT

Académie des beaux-arts vient de décerner les prix suivants : prix Ch.-M. Tornøe-Loeffler (130.000 francs) partagé également entre M. Alfred Bachellet et M. Raoul Laparra ; prix Georges Bise (5.000 francs) : M. Tony Aublin ; prix Jacques Durand (8.500 francs) : M. Gabriel Grovlez.

Académie des sciences

Immunologie. — M. Leclainche a communiqué une note très intéressante de MM. Ramon, Boquet et Riéhon sur l'immunisation du cheval au moyen du virus de la variole. M. Leclainche a obtenu un résultat de la chaleur. Des travaux exposés et de leurs résultats, il ressort que, de même que l'antitoxine — atoxique et antigénique — issue de la transformation par le forme d'un poison bactérien, terminée de l'organisme du sujet auquel on injecte la formation d'anticorps doués du pouvoir de neutraliser la toxine spécifique in vitro et de prévenir l'intoxication in vivo, de même le virus de la variole, qui sur le virus de Jenner, provoque chez le cheval l'apparition et le développement rapide et abondant d'anticorps capables d'annihiler in vitro et in vivo les propriétés virulentes du virus de la variole.

LE PÈRE DU ROMANTISME

MUSICAL WEBER

PAR PIERRE LALO

à mi-voix les gardes du harem, pendant qu'un fond du palais Rezia attend la délivrance, et qu'un s'exhale en une volubilité lumineuse, qui sur le sombre chœur des esclaves, selon un mot exact et charmant (1), « trace une arabesque d'or ».

Tout le reste est comme s'il n'existait pas. C'est grand dommage, tant la partition contient de beautés diverses, et à peu près inconnues. La comédie lyrique y met sa gaieté, avec le charmant finale du premier acte, dans lequel le thème du cor enchanté d'Obéron, sonné par le chevalier Huon sur le point de périr, est peu à peu transféré en une danse burlesque, d'abord en murmuré pianissimo par les violons, puis plus proche et plus sonore, entraînant dans son mouvement toutes les forces de l'orchestre, ainsi qu'elle contraint à tourner en mesure tous les soldats et les gardes de l'émir de Tunis ; comique d'autant plus savoureux qu'il est essentiellement musical, et qu'il tire de la musique même son principe et sa vertu ; comique dont, avant Weber, le seul Mozart avait donné l'exemple dans la Flûte enchantée.

A la vacillité de la comédie, Obéron mêle sans cesse la couleur de l'Orient. Ce reflet d'un autre ciel, cette lumière d'Asie, dont un Gotha en son Divan, un Hugo dans ses Orientales, se plaisaient alors à nuancer la poésie, c'est Weber qui en a éclairé et pénétré la musique. Car la turbulence de l'Enlèvement au Sérail et des Ruines d'Athènes est encore superficielle ; le sentiment oriental qui pendait tout le dix-neuvième siècle et jusqu'à nos jours, du Désert jusqu'à Thamar, jusqu'à Schéhérazade et jusqu'à la Péri, a inspiré tant d'œuvres symphoniques ou lyriques, c'est dans Obéron qu'il faut d'abord le chercher. Vous l'y verrez apparaître en maints endroits : dans le chœur qui, au deuxième acte, célèbre la gloire du chef des croyants, dans le petit ballet qui le suit, dans l'appel du cor magique, et dans le finale qui en tire son développement. Mais la perle la plus rare de ce collier d'Orient, c'est la scène délicieuse de la ronde nocturne, la marche,

LA QUINZAINE IMPÉRIALE

Les athlètes africains rencontrent au stade municipal de Lyon les athlètes lyonnais. Une foule considérable, évaluée à trente-cinq mille personnes, a assisté hier après-midi, au stade municipal de Lyon, à la rencontre des athlètes africains et de leurs émules métropolitains, organisée à l'occasion de la quinzaine impériale. Cette manifestation a eu lieu dans une atmosphère enthousiaste. La jeunesse scolaire et universitaire a ainsi marqué son attachement à la France d'outre-mer. Quelques-unes des performances ont atteint la classe nationale. On retiendra, par exemple, celles du noir marocain Ommès qui courut le 200 mètres en 22" 9/10, du Tunisien Lavrière qui lança le disque à 41 mètres 45, du Français qui jeta le poids à 36 mètres 50, et de l'Algérien Mimoun, vedette de l'Ajaccio des Galles, de Boung, réalisant 8' 53" 6/10 aux 3.000 mètres, et de l'équipe de relais du Lyonnais, qui dans les 100 mètres, réalisait l'exploit lent temps de 33" 9/10. L'objet de cette compétition était de mêler fraternellement sur un stade tout le fêta physique de l'empire, métropolitains et étrangers, qui méritaient d'être encouragés. Le but a été atteint. Et l'on a senti qu'il n'existait qu'une même âme chez les concurrents lorsque, les épreuves terminées par la victoire des Lyonnais et par la prestation du serment olympique, furent envoyés les couleurs et qu'éclata une vibrante Marseillaise, soutenue par les musiques de la 153<sup>e</sup> R. I. A. et du 8<sup>e</sup> colonial. Toutes les autorités civiles, militaires, algériennes de la ville et de la région avaient tenu à être présentes pour honorer une journée qui, au-dessus du sport, mettait l'amour et l'unité de la grande patrie française.

Pour la collecte du 28 mai

Il est rappelé que le jeudi 28 mai est consacré à la collecte des débris de textiles au profit des indigènes nord-africains. L'attention de tous ceux qui ont à cœur de contribuer au devoir de solidarité est particulièrement attirée sur ce fait qu'il s'agit de débris de vêtements, de chaussures, mais de débris de textiles les plus variés, tels que : toiles, cotonnades, soieries, doublers, tissus d'ameublement, etc. Les objets à collecter sont les suivants : les débris de vêtements, de chaussures, de tissus, de tapis, de rideaux, etc. Les objets à collecter sont les suivants : les débris de vêtements, de chaussures, de tissus, de tapis, de rideaux, etc.

UNIVERSITÉS, ÉCOLES

Ecole centrale lyonnaise. La première session de concours d'admission à l'école centrale lyonnaise — qui a pour but de former des techniciens capables de remplir dans la suite les fonctions d'ingénieurs et de professeurs — aura lieu le jeudi 20 juillet, à 8 heures. Inscriptions jusqu'au vendredi 17 juillet au secrétariat de l'école, 16, rue Chevreul, Lyon. L'école n'admet que des élèves âgés de 16 ans révolus pour l'entrée en première année normale d'études ; tous ces élèves ayant satisfait aux conditions d'admission. Les élèves sont immatriculés à la faculté des sciences, 84, boulevard de l'École Estérenne. Des prêts d'honneur sont consentis dans une très large mesure par un grand nombre d'administrations.